

Bulletin d'histoire politique

À propos du fascisme au Québec ou comment des clichés permettent d'évacuer les analyses

Bernard Dansereau



Volume 4, Number 4, Summer 1996

Histoires du monde : Allemagne, Japon, Italie, États-Unis, France

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1063564ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1063564ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association québécoise d'histoire politique
Septentrion

ISSN

1201-0421 (print)

1929-7653 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dansereau, B. (1996). À propos du fascisme au Québec ou comment des clichés permettent d'évacuer les analyses. *Bulletin d'histoire politique*, 4(4), 41–46.
<https://doi.org/10.7202/1063564ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

À PROPOS DU FASCISME AU QUÉBEC OU COMMENT DES CLICHÉS PERMETTENT D'ÉVACUER LES ANALYSES

Bernard Dansereau

Université de Montréal

Le professeur Filippo Salvatore de l'Université Concordia dresse dans un récent ouvrage¹ un portrait de la communauté italienne de Montréal et présente les rapports qu'elle entretenait avec le fascisme italien. De la prise du pouvoir par Mussolini en 1921 jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, le professeur Salvatore décrit les comportements de la communauté italienne dans ses rapports avec le gouvernement fasciste italien ainsi que la vision qu'elle en avait à Montréal. Rappelons que la région montréalaise regroupe à cette époque la principale concentration italienne au Canada, communauté forte d'environ 30 000 membres.

Salvatore utilise exclusivement d'une série de treize entrevues réalisées entre décembre 1986 et juin 1987. Ce choix se justifie par le piètre état des archives de la communauté italienne montréalaise qui ne permet pas de cerner la réalité italienne. C'est en privilégiant l'histoire orale que Filippo Salvatore entend pallier cette lacune documentaire. Bien que le volume comprenne une intéressante bibliographie, les entrevues constituent le cœur de l'ouvrage dont le plan est d'ailleurs fort simple. Après un introduction, Salvatore propose les treize entrevues, questions et réponses.

Les entrevues ont été réalisées avec des participants actifs de la communauté italienne de ces années. Des fascistes et des antifascistes figurent aux côtés d'un médecin, d'un avocat et d'une ancienne juge. L'ancien ministre libéral John Ciaccia et l'évêque André-Marie Camicella ont aussi livré leur témoignage, bien que les deux aient tenu à préciser leur jeunesse lors des événements retracés: Ciaccia est né en 1933, et Camicella avait neuf ans en 1930². Parmi les interviewés figurent aussi deux Canadiens, qui ne sont pas d'origine italienne, l'écrivain Hugh MacLennan et le sénateur Maurice Riel, qui figurent à titre de témoins, mais les raisons qui ont motivé leur choix demeurent obscures.

Filippo Salvatore nous fait revivre ce que les Italiens du Canada, ou comme il aime les appeler les Italianais, ont perçu du fascisme en Italie; la Marche sur Rome, les Accords de Latran, la guerre d'Éthiopie et finalement la déclaration de guerre du Canada à l'Italie. Il raconte aussi les origines de l'Ordine Figli d'Italia, l'érection de la statue de Giovanni Caboto (devant le Forum), la peinture de la fresque de Mussolini dans l'Église Madona della Difesa, la visite d'Italo Balbo et la construction de la Casa d'Italia. Tous ces événements sont, d'après lui, au cœur de la vie des Italianais de Montréal de 1922 à 1945.

Tout intéressant soit-il, le texte de Felipo Salvatore pose plusieurs problèmes. L'aspect méthodologique bien qu'abordé brièvement n'est pas suffisamment développé. Ce qui laisse plusieurs questions en suspens.

Première question: la sélection des interviewés. Bien sûr, il est certain que plusieurs dirigeants italianais sont décédés, certains depuis longtemps. Mais, puisque le choix ne semble pas aléatoire, on aimerait connaître les motifs qui ont présidé à ce choix.

Second problème: la véracité des informations. Toute histoire orale est confrontée à cette question. Mais ici, elle est particulièrement cruciale. Le fascisme, nous y reviendrons plus loin, n'est pas une simple idée abstraite. La vision qu'un jeune Italianais du début des années 1920 pouvait avoir n'est certainement pas celle qu'il aura après la fin de la guerre, ni celle d'aujourd'hui. L'histoire des régimes fascistes a certainement altéré la vision idéologique entretenue dans les années 1920 et 1930. Ici le professeur Salvatore se contente des réponses et tient pour acquis qu'elles correspondent parfaitement à la réalité, tant celle de la Marche sur Rome que celle de la défaite du fascisme en Italie. Il ne pose aucun regard critique sur les témoignages.

Il aurait été intéressant de connaître les activités réelles des fascistes montréalais. Se sont-ils contentés de simples manifestations d'appui à l'Italie, comme lors de la visite d'Italo Balbo ou au contraire ont-ils été plus actifs? Les témoignages vont dans le sens de simples activités symboliques. Mais est-ce bien la réalité? Y avait-il des liens entre les organisations fascistes canadiennes et certains militants fascistes italianais, par exemple?

Filippo Salvatore aborde longuement la question des rapports au fascisme dans la communauté italienne de Montréal. Salvatore demeure trop près, nous semble-t-il, de ses répondants. Il ne pose pas le recul nécessaire face aux interventions des témoins. Il n'y aurait pas eu de mouvance fasciste au Canada. Tout au plus quelques individus auraient adhéré individuellement au fascisme. La communauté italienne se serait rassemblée dans l'appartenance italienne, dans la valorisation de la communauté.

Salvatore analyse la perception du fascisme des Italianais en fonction de l'italianité. Pour lui «... ceux qui ont appuyé le fascisme au Canada ont lié étroitement le terme d'italianité, ou de patrie d'origine, à celui du fascisme³». L'ensemble des témoignages abondent dans ce sens. Pour beaucoup d'Italianais, la relation de base entre la communauté italienne et le fascisme passe par le sentiment d'appartenance à l'italianité⁴. Pour d'autres, c'est plus une erreur reliée au manque d'instruction des Italianais vivant à Montréal⁵.

Tous les intervenants s'accordent pour dire que le fascisme dans la communauté italienne de Montréal n'avait rien à voir avec celui de l'Italie musolinienne, qu'il n'était qu'un reflet de la valorisation de l'Italie comme pays ayant obtenu sa place sur l'échiquier mondial et de la fierté d'appartenir à un peuple important. Les idéaux proprement fascistes n'auraient pris racines que chez un petit groupe d'adhérents fascistes relativement restreint bien qu'important dans les milieux d'affaires⁶.

Finalement: les internements. Tous les témoignages concordent pour dénoncer les abus du gouvernement canadien lors des arrestations des Italianais le 10 mai 1940. Tous ces intervenants contestent les prétentions des autorités canadiennes quant à la menace fasciste au Canada de la part des Italianais. Cette question est un élément central du volume de Salvatore. Or on peut lire que Piero Bracci, fondateur de l'Ordine Figli d'Italia et qui portait fièrement la chemise noire, a réussi à ne pas se faire arrêter et bien que ses papiers n'aient pas été en règle, à devenir citoyen canadien⁷. Il aurait été utile d'expliquer comment un «fasciste» aussi notoire a pu réussir à éviter l'internement alors que de simples citoyens n'ont pu le faire. Cette question nous aurait sans doute amené à regarder la place du fascisme dans la politique gouvernementale canadienne. Par exemple, il aurait été intéressant de savoir si le dirigeant syndical et antifasciste Anselmo Bortolotti est le même Bortolotti que le Canada a menacé de déportation en Italie pour activités antifascistes en 1940⁸. Cette menace fut faite à un antifasciste et non à un fasciste. Il reste aussi à expliquer que s'il n'y avait pas de menace réelle de cinquième colonne italienne au Canada, pourquoi certains Italianais se sont-ils engagés dans les troupes italiennes lors de la campagne d'Éthiopie en 1935⁹, et pourquoi ne l'auraient-ils pas fait en 1940? Menace peu sérieuse probablement, mais que tous les témoignages du livre de Salvatore rejettent avec beaucoup trop de facilité. Le témoignage du consul italien sur la loyauté des Italianais envers le Canada doit être pris avec beaucoup de réserve¹⁰. Il aurait été surprenant que le consul lance un appel à la défense de l'Italie aux Italianais.

Des recherches restent à faire sur l'influence réelle de l'idéologie fasciste dans la communauté italienne montréalaise. Le livre de Salvatore ne fait qu'ouvrir des perspectives.

Le Québec et le fascisme

Les problèmes ne s'arrêtent pas là. Filippo Salvatore ne définit pas ce qu'il entend par fascisme ni n'analyse en profondeur les organisations «fascistes» italiennes de Montréal, comme le *fascio* et l'*Ordini Figli d'Italia*. Par ailleurs, Filippo Salvatore tente de nous brosser un tableau de la communauté italienne qu'il nous resitue dans le contexte québécois. Ce contexte d'après lui c'est le fascisme. «L'idéologie fasciste a joué un rôle très important au Québec entre les années vingt et quarante¹¹.» Ce fascisme proviendrait de l'acceptation de solutions idéologiques de droite aux débats induits par la révolution russe, de la montée du fascisme et du nazisme, du front populaire en France et de la guerre civile en Espagne.

Salvatore identifie les éléments du fascisme québécois: homogénéité raciale, anticommunisme et corporatisme. Cela, d'après Salvatore, nous permettrait de bien comprendre «l'influence considérable jouée par l'idéologie fasciste au sein de la société francophone¹²». La société québécoise est réduite à une formule idéologique.

Il ne fait pas de doute que l'Église catholique au Québec a eu des sympathies envers le régime mussolinien et celui de Salazar au Portugal. Il est aussi vrai d'affirmer qu'une partie de l'élite francophone optait pour une forme de corporatisme.

Toutefois, il faut faire quelques distinctions. Le corporatisme qui a marqué le Québec de l'entre-deux-guerres se distingue par deux branches idéologiques. Le corporatisme social, tendance majoritaire, est défendu par l'Église et les catholiques sociaux. Il s'oppose à la tendance d'Adrien Arcand qui propose un corporatisme d'État ou autoritaire¹³. Or, et c'est aussi l'avis de plusieurs témoignages recueillis par Salvatore, Adrien Arcand n'a joué qu'un rôle marginal¹⁴. Le fascisme d'Arcand n'a jamais réussi à prendre un caractère de masse. Il est resté une sorte d'imprégnation superficielle.

Le fascisme et le nazisme sont, et c'est fondamental, des variantes de l'idéologie antirévolutionnaire¹⁵. Le fascisme, c'est avant tout le rejet des idéaux de 1789 et de 1917. Tout fascisme est d'abord une forme de contre-révolution musclée, dont l'objectif est en premier lieu d'éliminer par la force les mécanismes du suffrage universel, les libertés individuelles et collectives. Tout conservatisme n'est pas pour autant fascisme ou nazisme. Ils ont évidemment des points communs: autoritarisme, haine du libéralisme et du

socialisme. Ils se distinguent lorsque les conservateurs revendiquent une structure sociale hiérarchisée, les fascistes et les nazis rêvent d'un égalitarisme absolu devant le chef. Les fascistes projettent un profond mépris des valeurs des grands bourgeois, base sociale du conservatisme.

Le courant conservateur a certainement été un courant dominant au Québec à cette époque. Mais de là à dire que ce courant se réclame du fascisme, il y a un pas difficile à franchir. On peut certes décrire plusieurs éléments de conservatisme dans la pensée politique dominante canadienne-française de l'époque. Ce conservatisme est à notre avis réactionnaire dans le sens qu'il cherche un retour au passé, à une société de type ancien régime, société autoritaire, antidémocratique et surtout religieuse. Mais on cherchait plus le retour à une société fondée sur la famille, le travail et la religion qu'une société de type fasciste à l'italienne. La place de l'Église au Québec n'a pas de commune mesure avec celle de l'Église italienne dans le fascisme.

Bien que l'idée de présenter la communauté italienne montréalaise soit justifiée et permette une meilleure connaissance de la société québécoise, il reste que les allusions à une société fasciste au Québec relève plus d'une opération de distortion marquée par le manque de rigueur au niveau de la démonstration. Les caractéristiques d'une société sont souvent complexes. Qualifier sans analyse une société de fasciste ou de libérale sans en faire la démonstration relève le plus souvent de l'histoire spectacle.

Notes

1. Filippo Salvatore, *Le Fascisme et les Italiens à Montréal*, Montréal, Guernica, coll. «Voix», n° 19, 1995, 303 p.
2. *Ibid.*, p. 173 et 187.
3. *Ibid.*, p. 23.
4. Témoignage de Dieni Gentile: «La majeure partie de la communauté était orgueilleuse de se déclarer fasciste. Il n'y avait qu'un petit groupe qui était contre.» (*Ibid.*, p. 137.)
Témoignage de Sam Capozzi: «Oui, je dirais que la majorité des gens épouvait beaucoup de sympathie pour le gouvernement italien de l'époque. C'est le respect que l'Italie, en tant que pays, recevait des autres nations et l'intérêt que le gouvernement italien fasciste démontrait pour les communautés italiennes à l'étranger qui a convaincu beaucoup de monde à Montréal d'appuyer le régime.» (*Ibid.*, p. 119-120.)
Témoignage de M^{re} Cimicella: «Le gros de la communauté italienne acceptait la version officielle qui établissait un lien très étroit entre le régime fascisme et italianité» (*ibid.*, p. 189), «L'italianité fasciste était une forme de patriotisme...» (*Ibid.*, p. 193.)
Témoignage d'Anselmo Bortoloti: «Contrairement à la propagande de l'époque, j'établissais une différence entre l'italianité, l'amour de la terre d'origine et l'idéologie fasciste.» (*Ibid.*, p. 257.)
5. Témoignage de Salvatore Mancuso: «Parce que nous étions stupides.» (*Ibid.*, p. 152.)
Témoignage d'Antonio Spada: «Il s'agit d'une grosse blague, un bluff contre des illettrés.

- Quatre-vingt pour cent des Italiens qui vivaient au Canada à cette époque étaient des analphabètes.» (*Ibid.*, p. 284.)
6. Sam Capozzi énumère plusieurs hommes d'affaires influents: «M. Sebastiani était un industriel, propriétaire de la fabrique de souliers pour dames, La Gioconda... M. Narizzano était aussi un industriel: il se spécialisait dans la production d'aliments en conserve... Biffi était dans le domaine de l'import-export. Pasquale possédait une entreprise qui fabriquait des cigares. Iannuzzi possédait des journaux et une imprimerie...» «La plupart des leaders de la communauté étaient aussi des membres actifs de l'Ordine Figli d'Italia.» (*Ibid.*, p. 123.)
 7. *Ibid.*, p.113.
 8. Reg Whitaker, «Official Repression of Communism During World War II», *Labor/Le Travail*, vol. 17, printemps 1986, p. 143-144.
 9. Témoignage de Dieni Gentile: «Les volontaires italo-canadiens qui sont allés se battre en Afrique, du moins ceux de Montréal, étaient une quinzaine en tout... Nous faisons partie de la division des Fasci Italiani all'Esteno.» (F. Salvatore, *op. cit.*, p. 139).
 10. Témoignage de Sam Capozzi qui cite le consul M. Brigidi. «Vous, jeunes hommes, a-t-il dit, vous serez appelés à servir dans l'armée, et il faudra vous battre pour votre pays. Vous êtes des Canadiens d'origine italienne et vous devrez vous battre. Quel que soit le front, lorsque l'ennemi tirera, il tirera sur vous, car pour l'ennemi vous serez des Canadiens, ceux qu'on doit abattre. Vous devrez donc vous battre courageusement pour votre pays et rappelez-vous, vous devez respecter votre pays, le Canada.» (*Ibid.*, p. 128.)
 11. *Ibid.*, p. 7.
 12. *Ibid.*, p. 10.
 13. Voir sur cette question l'article de Pierre Trépanier, «Quel corporatisme?» (1820-1965), *Les Cahiers des Dix*, n° 48, 1994, p. 159-212.
 14. Témoignage de Maurice Riel: «Arcand n'a joué aucun rôle» (F. Salvatore, *op. cit.*, p. 83). Salvaror Mancuso croit qu'Arcand n'était pas sincère, qu'il ne croyait pas en la victoire d'Hitler: «Il le faisait pour la publicité qu'il en retirait. Pour le public.» (*Ibid.*, p.156.)
 15. Voir l'essai critique du livre de Francis Arzalier, *Les perdants, la dérive fasciste des mouvements autonomistes et indépendantistes au XX^e siècle*, Paris, La Découverte, textes à l'appui/série histoire contemporaine, 1990, paru dans le *Bulletin d'histoire politique*, vol. 3, n° 2, p. 165-176.